



Nicola Valentino

Rêves des détenus de la prison spéciale
de Palmi

Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi

EN 1984, QUAND NOUS DÉCIDÂMES D'ÉCRIRE avec régularité nos rêves nocturnes, de les recueillir et de les faire circuler parmi nous, nous étions seize, concentrés dans une section de la prison spéciale de Palmi (Reggio Calabria). Pour la plupart, nous étions emprisonnés pour avoir milité dans les Brigades rouges ou dans d'autres formations de la lutte armée. Ce groupe partageait non seulement la lutte politique commune, mais également une réclusion pluriannuelle, qui se consommait dans les prisons de l'Italie entière.

L'expérience dura quelques mois, entre le printemps et l'été de cette année-là, quand le transfert des membres du groupe de rêveurs vers d'autres prisons en détermina la conclusion.

Nous recueillîmes en tout quatre-vingt-dix-sept rêves. En dépit de différences évidentes, nous découvrîmes que nous faisons tous des rêves récurrents, et que, surtout, une grande partie de nos rêves avait la même matrice. Nous nous concentrâmes alors sur ces scénarios oniriques communs, en en sélectionnant soixante et un. Nous les fîmes circuler parmi nous, précédés d'une présentation intitulée « Mode d'emploi ». Dans cette présentation, on déclarait le rapport avec le

• Nicola Valentino est directeur artistique de l'Archive d'écritures, scriptions et art irrité de la coopérative Sensibili alle foglie. En France, il a publié *Réclusion à perpétuité*, éditions de la Différence, 2012 et avec Renato Curcio et Marita Prette, *Socioanalyse narrative. Théorie critique et pratique du changement social*. L'Harmattan, 2014.

monde onirique que nous voulions instituer: aucune interprétation de nos rêves selon telle ou telle autre école de pensée, pour garder simplement leur communication réciproque.

Pour orienter le groupe des rêveurs dans cette direction, quelques lectures sur les Senoïs de la Malaisie furent décisives. Les journées de cette tribu semi-nomade, en effet, commencent par la communication collective des rêves nocturnes. Une attention particulière est réservée aux récits oniriques des enfants, sollicités par le groupe de dépasser leurs peurs en affrontant courageusement les dangers qu'ils rencontrent dans leurs cauchemars nocturnes.

Parmi les Senoïs, les rêves déterminent également des productions artistiques et artisanales. On crée des objets apparus en rêve, pour les partager avec la famille, les amis, la tribu.

En Occident, les cultures qui prévalent sur les autres sont celles qui réduisent le rêve à un événement purement individuel. Dans la prison de Palmi, naquit au contraire une communication onirique de type collectif. Cette originalité fut certainement favorisée par un milieu clos qui avait stabilisé une petite et homogène communauté de rêveurs.

L'expérience des rêves partagés à l'intérieur des institutions totales est racontée également par Primo Levi. Une nuit, il rêve d'être sorti vivant du camp de concentration et d'avoir beaucoup de choses à dire, mais ses auditeurs, sa sœur, un ami et d'autres personnes – semblent absolument indifférents à son récit, parlent d'autre chose, l'ignorent. Il raconte cette déconcertante expérience onirique à un autre interné et ce dernier lui confie avoir fait le même rêve, comme beaucoup d'autres prisonniers dans le même camp. Ce cauchemar – qui se réalisa pour de nombreux survivants – appartenait à l'imaginaire de tous.

Le moment critique et la condition de réclusion

À l'intérieur d'une institution totale, pour ne pas mourir, les personnes se construisent des identités qui leur permettent de survivre aux torsions auxquelles elles sont soumises. Pour nous, reclus en tant que militants de formations armées, cette identité de résistance a été pour plus d'une décennie une identité politico-idéologique.

Dès le premier contact avec l'isolement carcéral, beaucoup d'entre nous ont assumé un comportement envers l'institution carcérale et

pénale qui est bien résumé par le slogan : « Je suis un militant révolutionnaire, je n'ai rien d'autre à dire ».

Cette identité de résistance personnelle mais commune à beaucoup de prisonniers s'est cristallisée également lors des luttes et de l'organisation collective à l'intérieur des prisons spéciales, contre les mesures d'isolement et de torture psychophysique mises en œuvre par l'institution, qui avait suspendu les droits prévus par la réforme carcérale de 1975 à un grand nombre de prisonniers. Mais, surtout, elle a permis aux personnes de vivre de manière non passive leur incarcération. Le partage collectif de cette identité de résistance a en outre produit des élaborations et des analyses critiques de l'expérience carcérale et une grande information sociale, encore aujourd'hui significative, au sujet des processus de transformation de l'institution carcérale en Italie¹.

Dans les années quatre-vingt, cette identité qui jusqu'alors nous avait soutenus, commence à vaciller, va en crise de façon claire et déroutante. L'expérience de la lutte armée s'épuisait et avec elle, le cycle de luttes sociales et politiques qui l'avaient suscitée. Le monde des années soixante-dix s'écroulait et avec lui les mythes, les visions et les utopies de tout un siècle. Dans cet effondrement, s'effritait également cette dimension communautaire de référence qui avait rempli d'espoirs sociaux l'espace confiné de la cellule. Une expérience de « fin du monde », comme l'aurait définie l'anthropologue Ernesto De Martino.

L'institution carcérale et pénale cataloguait à ce moment-là les prisonniers dans un ordre symbolique précis: les « dissociés », les « repentis », les « irréductibles ».

Envers ceux qui, à l'intérieur de la prison, n'acceptaient pas de remplacer l'identité de résistance, désormais en crise, par la nouvelle identité postiche fournie avec prévenance par l'institution, on procéda à une répression qui aggravait l'étroitesse déjà accablante de la prison spéciale.

Les rêveurs de Palmi, comme tous les autres prisonniers de la prison de haute sécurité, étaient renfermés dans une cellule 20 heures sur 24, toujours sous l'œil vigilant des gardiens. Une partie dans des cellules individuelles, une autre dans des cellules à quatre lits.

1. Maria Rita Prete (dir.), *Il carcere speciale*, Dogliani, Sensibili alle fogli, 2006.

La communication entre les prisonniers était rendue difficile par la limitation de la socialité. On allait faire la promenade par petits groupes, et chaque fois qu'un prisonnier devait sortir de la cellule pour se rendre dans la douche, au rendez-vous avec la famille ou chez l'avocat, il était surveillé par trois gardiens, qui empêchaient les échanges avec les autres détenus.

La correspondance était soumise à la censure et les prisonniers subissaient des perquisitions quotidiennes dans les cellules, avec séquestration des écrits. Ces mesures avaient l'objectif de surveiller les processus identitaires de chaque prisonnier, qui pouvait ainsi être soumis à des pressions et aux chantages.

Pour rendre clair le sens de cette attention institutionnelle, il peut être utile de raconter un épisode qui m'est arrivé quelques mois après cette période, quand le directeur d'une prison – qui grâce à la censure de la correspondance écrite était au courant que j'étais tombé amoureux d'une amie de plume me fit accompagner par les gardiens dans son bureau, et, lettres à la main, me signifia de manière explicite qu'étant lui-même le censeur, il connaissait « malgré lui » cette relation, et que, si je cédaï à sa proposition, il me rendrait possible la réalisation de mon rêve, me permettant de rencontrer brièvement mon amie à l'extérieur de la prison.

Ce qui rend compte aussi de la précarité de notre condition c'est la notation finale faite par un prisonnier au moment où il se réveille du rêve, à cause des gardiens qui rentrent dans sa cellule pour frapper les barreaux de la fenêtre².

Il rêve qu'il est important de trouver d'autres façons que l'écriture, pour se souvenir de ses rêves, parce que l'éventualité aurait pu se présenter – déjà réalisée à plusieurs reprises – de n'avoir plus de papier et de stylo.

Je rêvais que je devais rêver, parce que les rêves nous servaient. Je cherchais à expliquer qu'il était nécessaire d'avoir une technique plus efficace pour attraper les rêves. Même parce que nous devions penser à l'éventualité de nous trouver sans bloc-notes et sans stylo.

2. Chaque jour, on frappe violemment les barreaux de fer aux fenêtres pour contrôler s'ils ont été sciés.

Un autre aspect à considérer afin que le lecteur puisse s'approcher un peu plus de l'expérience des rêveurs de Palmi, concerne la torsion du rêve que les détenus subissent.

En prison, le rêve peut constituer une voie de fuite pour ne pas regarder sa propre condition ; selon le dicton « plus je dors, moins de prison je fais ».

Ou bien cela implique une dissociation, parce que la personne se sent en danger constant. Alors qu'une partie du corps dort, une autre veille au contrôle du milieu. « On dort d'un seul œil » ou mieux, on ferme les yeux, mais on écarquille les oreilles.

Dans ce contexte de réclusion, de précarité et de surveillance des processus identitaires, le groupe de rêveurs de Pami donne forme à un mode de communication qui rend possible et qui sauvegarde l'échange onirique. Les rêves passaient d'une cellule à l'autre grâce à l'habileté du seul prisonnier qui pouvait circuler dans la section, car il travaillait comme « balayeur » de la section.

Les récits oniriques circulaient sous forme anonyme. Même les références à d'autres prisonniers qui apparaissaient par-ci par-là dans les rêves étaient faites en utilisant des diminutifs ou des petits noms.

Les rêves étaient signés par des lettres de l'alphabet : chaque lettre désignait un rêveur.

Pendant l'une des perquisitions de cellules, le recueil manuscrit des rêves fut même séquestré, passé dans les mailles de la censure et puis restitué. Aujourd'hui, il est conservé avec les manuscrits originaux, recueillis dans des dossiers portant le sigle du rêveur, dans l'Archive d'écritures, inscriptions et art résistant de Sensibili alle foglie.

La création d'un nouvel horizon symbolique

Si, comme on l'a dit, l'institution carcérale cataloguait à ce moment-là les prisonniers en « dissociés », « repentis » et « irréductibles », prévoyant pour cette dernière catégorie le maintien d'une identité résistante -, le groupe des rêveurs de Palmi choisit de ne pas vouloir adhérer à cet ordre symbolique, à l'ensemble identitaire prévu par l'institution et se déplaça du terrain de la résistance tout court à celui de la création d'un nouvel imaginaire à l'intérieur duquel se reconnaître et se régénérer.

Comme l'observe l'artiste Dora Garcia, l'effectuation de la non-adéquation, le fait de ne pas combler les attentes, de ne pas être ce que l'on s'attend de nous, est au fondement de la créativité individuelle et sociale³.

Cette *inadéquation* créative, la volonté de sortir des paroles qui nous précédaient et qui nous prévoyaient, orienta le groupe vers cette source primaire de connaissance qu'est la narration de l'expérience subjective. À travers l'échange de nos rêves, nous reprenions avant tout contact avec ces identités blessées que la condition de détention avait générées et que le « militant pur et dur » monoidentitaire, qui nous avait jusqu'alors soutenu, cachait.

Pour l'identité de résistance politico-idéologique, l'apparition déchirante de la vie affective et de la sexualité mutilée constituait une faiblesse, tout comme l'interrogation sur la fin de l'expérience militante que le moment critique dans lequel nous nous trouvions rendait flagrante. L'identité de résistance sur laquelle nous nous étions perchés réduisait à sa mesure notre conscience et empêchait par conséquent chacun de se pencher sur ses blessures dans un rapport créatif. Les narrations oniriques mettaient à nu, au contraire, et parfois de manière ironique, ces blessures-mêmes et ces tabous, nous offrant la possibilité de comprendre les torsions exercées sur notre personne, tant par les dispositifs institutionnels que par nos identités de résistance ou d'adaptation à la prison, que nous avons développées pour survivre.

Le dispositif de communication onirique constitua d'une certaine manière la voie royale, non pas pour une analyse de l'inconscient individuel ou collectif, mais pour une compréhension de l'expérience d'institutionnalisation que nous faisons tous. En outre, le fait que chacun se reconnaisse dans les narrations oniriques de l'autre généra une nouvelle proximité parmi les membres du groupe, nous remplit d'énergie positive, mais surtout forma en nous un nouveau regard et un apprentissage différent.

Le moment critique dans lequel nous étions immergés nous offrait une nouvelle opportunité d'éviter de nous auto-renfermer dans une autre identité de résistance ou d'adaptation résignée à l'institution, pour libérer des forteresses monoidentaires l'immensité de la

3. Dora Garcia, *The Inadequate Mad Marginal Cahier 2*, Berlin, Sternberg Press, 2011.

personne, et pour libérer d'une identité unique et hégémonique les multiplicités du groupe.

Ce regard et cet enseignement orientent encore aujourd'hui les chantiers de recherche sociale conduits dans les groupes que Sensibili alle foglie promeut dans les milieux institutionnels les plus divers (entreprises, institutions carcérales, ghettos, structures psychiatriques, hôpitaux, maisons de retraite), pour élaborer le malaise qui se génère en eux, et pour solliciter un imaginaire de la vie sociale non déshumanisé. Cette expérience peut être importante pour celui et pour celle qui, devant restreindre sa propre immensité dans des habits identitaires préconfectionnés et imposés, se sent inadapté à ce scénario. Échanger un rêve avec son voisin de travail, de détention ou d'hospitalisation peut constituer le début d'un partage imprévu, qui ouvre les portes à un imaginaire différent sur sa propre condition.

Mode d'emploi

Notre problème n'est pas d'interpréter les rêves
mais

de communiquer avec eux

de communiquer éveillés

de confronter

l'activité de la pensée ordinaire

et l'activité de la pensée onirique

dans un DÉFI personnel & collectif

en se souvenant que :

l'activité de la pensée ordinaire est toujours ALPHABÉTIQUE
GRAMMATICALISÉE

LOGIQUE (aristotélico/cartésienne)

DIALECTIQUE (Héraclite & Mao)

prisonnière

de codes et de ponctuations

et que :

l'activité de la pensée onirique joue avec les VISIONS

N'EST PAS alphabétique

ni grammaticalisée

ni logique

ni dialectique

mais elle-même CONSTRUIT UN SENS (un sens déjà en quelque sorte mutilé par son écriture!)

et encore que:

l'une et l'autre ont un CARACTÈRE SOCIAL.

Tant les formations conscientes que les formations inconscientes se servent

de LANGAGES SOCIAUX, pour générer le sens.

Pour cela, elles peuvent

SE RENCONTRER & SE DÉFIER

que ce soit à l'intérieur de chacun de nous ou dans des milieux collectifs.

Chaque rêve raconte une VISION DU MONDE

Que suscite en nous

Éveillés

cette vision?

Déstabilisation?

craintes?

désirs?

Faire affluer le SENS des VISIONS ONIRIQUES dans l'ordre rationnel

et rationalisé de notre quotidien et prendre acte de son INADMISSIBLE DIVERSITÉ veut dire ouvrir des seuils de communication avec l'Autre REFOULE en nous en tant qu'il est REPRIMÉS hors de nous.

Libérer le RÉPRIMÉ de cette formation sociale et le REFOULE des formations de la conscience ordinaire est une PRATIQUE DE LIBÉRATION.

Avec nos rêves, nous devons chercher une COMMUNICATION AUTRE par rapport aux codes rationnels et à ce que ces codes rationnels dévalent comme irrationnel; nous mettre en rapport avec eux AU-DELÀ de la domination du couple rationnel/irrationnel

Les laisser parler Nous laisser parler

la variété proliférante

des LANGAGES DU DÉSIR

post-alphabétique

pluriels...

Qui sait...

... dans la rencontre avec le RÊVE

laissez-vous aller...

Porcelet

Blanc propre, sympathique même, le porcelet vient à ma rencontre avec la claire intention de m'êtreindre. Sensuellement. Non, putain, noooooon – je résiste énergiquement. Je le repousse.

Mauvais rêve – le porc est le juge – dit quelqu'un.

Lui, en riant : mais c'est un porcelet...

Volcan

Quand j'arrive à la proximité du sommet je décide de faire un arrêt pour reprendre mes forces. J'ai hâte de donner l'assaut final. Après tant de préparation et d'efforts, maintenant l'entreprise semble à portée de main. Tandis que les autres préparent la nourriture, je fais un tour pour mieux explorer les difficultés qui restent encore à dépasser. Je regarde la roche pour chercher les sentiers possibles. Quelque chose se passe. La bouche d'un volcan s'ouvre grand derrière la cime du mont. Des fleuves impétueux de lave glissent vers le bas. Fragments et explosions. Gravier la montagne dans ces conditions me semble maintenant impossible. J'observe. En quelque sorte, je comprends que je n'abandonnerai pas l'entreprise.

Petites souris

Il y a une communauté de petites souris blanches dans un conduit duquel on ne voit pas le fond, fait d'herbe verte et brillante. Ces petites souris vaporisent d'un gland anal des petits nuages de poudre blanche. Laquelle, réagissant avec les composants chimiques vénéneux immergés dans l'environnement, les neutralise partiellement. Une voix hors champ illustre les capacités extraordinaires d'adaptation et de défense des petites souris, des agressions chimiques externes; malgré tout on en perd, à chaque nouvelle menace, 4 ou 5 unités. Quand elles meurent, les petites bestioles sont expulsées hors du conduit, de sorte qu'elles semblent aspirées. En effet, elles flottent dans l'air.

Point noir

Devant la glace. Il y a un point noir sur mon visage. Au-dessus d'un œil. Je commence à l'écraser. On dirait que le vermisseau ne finit jamais de sortir. Il est très consistant. Je le retrouve dans ma main, dans cette forme/grandeur

Je le jette sur la table. Il commence à bouger. À s'étaler. Il s'aplatit. Une tête de fourmi pousse. Entre-temps son corps se fait carré. Il est maculé de couleurs qui vont du jaune au marron, du noisette à l'orange. La tête noire. Il bouge. Il est sans pattes, mais il arrive à se déplacer. Je pense avec un léger frisson : « Mais regarde un peu ce que je portais dans la tête. Heureusement que j'ai réussi à le presser en dehors! ». Mais je n'ai pas peur.

À la chasse des loups

Ils sont deux sur la neige. Ils vont chasser des loups. Ils portent des habits médiévaux. Cape, épée, dentelles... et winchester. On voit pourtant que c'est pour eux la première fois. Ils s'appuient aux marges d'une forêt. Ils s'éloignent l'un de l'autre, car ils cherchent à piéger le loup. En effet, par contre, ce sont les loups qui leur ont tendu un piège. Il y en a un, en effet, recroquevillé derrière un rocher. Dès que la distance entre le loup et un chasseur est suffisante, il lui saute dessus. L'autre lui tire dessus toute la charge du fusil. Sans hésiter. Sans issue. Entre-temps, le loup s'acharne sur le pied du premier chasseur. Je m'aperçois que c'est mon pied. La plante est complètement lacérée, ouverte comme si elle avait été coupée en profondeur. Naturellement, je perds du sang. Je cherche à panser la plaie. Je commence à prendre ce que j'ai sous la main. Étoffes, peaux, haillons, etc. Il m'est impossible de travailler des deux mains. C'est pourquoi je m'aide avec les dents. Ceci fait en sorte que beaucoup de poils restent pris entre les dents. Je finis de me panser et je cherche à me laver la bouche. Mais plus j'enlève de poils, plus je m'en retrouve dans la bouche. C'est parce que je me lave normalement, à partir de devant. Alors je m'attelle à une opération différente. Je prends les poils de l'intérieur de la bouche. Et quand je finis de les jeter par terre ils sont devenus une quantité énorme.

Vert planète

Escalier d'une prison. Montée interminable. Quand j'arrive au sommet, je vois une porte obscure et à travers elle, je vois des touristes qui prennent le soleil sur une grande terrasse. J'aperçois également des gardiens de prison qui surveillent pour ne laisser passer personne. Je me cache et j'attends le bon moment pour me faufiler dans cette porte et passer de l'autre côté. Après un peu de temps, j'y arrive et je me rends compte qu'il n'y a plus ni gardiens ni touristes. Je regarde tout autour de moi et ce que je vois c'est seulement du VERT. De grandes montagnes vierges. Beaucoup d'arbres. Pas de routes. Pas de maisons. Rien du tout. Il semble presque que l'homme ne soit pas encore intervenu avec son œuvre transformatrice. Tout est VIERGE. Je me rends compte alors que je suis dans un autre monde. Peut-être sur une autre planète, encore à cultiver et à ensemençer.

Je pourrai m'échapper.

Environnement d'un camp de concentration. Hiver. Il pleut. Au-delà des phares tout est noir. Un camarade X a été libéré, mais il est bloqué par les deux barreaux qui délimitent l'accès au camp. Si quelqu'un n'arrive pas à l'attraper il ne peut pas sortir. Dans le rêve, à part moi et lui, aucun autre prisonnier n'apparaît, bien que tout le monde soit présent. Beaucoup de choses de cet environnement me rappellent la cour d'un immeuble où j'ai vécu quand j'étais enfant. Un grand ensemble de bâtiments. Je cherche des moyens pour résoudre cette situation de X. Je dois faire un coup de téléphone chez moi pour avertir ses parents qu'ils doivent venir le chercher. Je m'introduis subrepticement dans une habitation où je trouve une femme sur les cinquante ans, encore belle, qui doit être la femme du directeur (ou quelque chose du genre) avec qui j'ai un rapport de « domination ». Elle doit être amoureuse de moi. Nous avons déjà couché ensemble lors d'autres rencontres clandestines. Elle nourrit beaucoup de sentiments de culpabilité et elle est terrorisée par son mari et par le milieu. Je lui explique toute l'histoire de X, mais elle a peur de téléphoner. Nous nous disputons. Je lui fais un chantage. Je cherche à susciter en elle des sentiments de culpabilité. À la fin, je me penche de la fenêtre de son habitation et j'arrive à apercevoir pour la première fois

l'entrée de la prison de l'extérieur et je me rends compte que je pourrais m'échapper par là⁴.

Témoignage de Stefano Petrelli

Pour s'emparer du futur

Il faut d'abord le rêver

(écrit sur les murs de Milan)

Une amie, aimée d'amour et d'amitié, raconte ainsi la cicatrice qui lui raie le visage : « J'étais petite et un jour, en descendant les escaliers de chez moi, je perdis l'équilibre et je dégringolai des marches. Arrivée jusqu'au fond, blessée mais vivante, je me rendis compte tout à coup d'avoir appris à voler et, à la grande stupeur de ceux qui étaient autour de moi, j'éclatai en un rire radieux ».

J'aime penser que quelque chose de semblable se soit réalisé également pour ceux qui, comme moi, ont fait partie de la communauté de rêveurs détenus qui prit forme entre le printemps et l'été de 1984, dans la prison de haute sécurité de Palmi.

Réfléchir à cette expérience veut dire, au moins pour moi, de poser le regard sur un point lumineux. Il me semble donc impossible de le faire sans considérer le contraste de lumières et d'ombre dans lequel elle fleurit.

Je dirai donc tout de suite que sur tous ceux qui participèrent à l'aventure, et bien plus grave de la lourde condition de prisonniers politiques, pesaient les décombres d'un monde qui s'était écroulé depuis longtemps. Les choix précédents nous avaient conduits à parcourir jusqu'au bout de ses implications personnelles et collectives destructrices le rêve d'une mutation radicale de la société : un rêve, bien entendu, gouverné par la Raison politique. Prendre acte des erreurs, des limites et de l'insuffisance essentielle des réponses que l'idée de communisme dont nous nous étions inspirés fournissait au problème de notre société complexe n'était pas une petite chose. Cela signifiait, par exemple, de rester sans références, sans abri et sans cartes pour s'orienter dans le gouffre que l'effondrement avait laissé ; et sans une communauté dans laquelle se reconnaître. À cette époque, chacun pouvait compter seulement sur soi-même. Immergés dans un présent

4. Faute de place nous n'avons pu garder que la moitié des rêves transcrits dans le recueil. NdT

décidément gris, nous avons tous derrière nous, un passé plutôt noir et devant, un futur très nébuleux. La nécessité se présenta donc de trouver une nouvelle source de vie. Mais où la chercher ?

À la recherche d'un nouveau centre de gravité, quelques-uns d'entre nous regardaient tout autour, et ne recevaient en échange que des images désagréables. D'autres commencèrent à regarder à l'intérieur d'eux-mêmes. On commença à parler des rêves de chacun. Quelques-uns restèrent enchantés par la fantaisie et par la poésie des images que notre corps nocturne produisait. La curiosité grandit, jusqu'au moment où l'on suggéra de faire des expériences oniriques un centre d'attention : après tout, nous devons commencer une nouvelle recherche à partir du seul matériau que nous avons à notre disposition : nous-mêmes !

Au début, il n'y eut pas de grand enthousiasme. Ceux qui se souvenaient des rêves étaient peu nombreux, et beaucoup avaient de la difficulté à les transcrire, tandis que d'autres ne rêvaient pas. Lentement, malgré tout, le recueil commença à se former. Ensuite, comme par magie, l'invitation à rêver se transforma en une espèce d'« autorisation » : rêves et récits d'expériences nocturnes affluèrent comme un fleuve.

Personnellement, j'avais déjà fait de l'attention à la vie onirique une stratégie de survie aux torsions de la réclusion. Cela s'était passé dans la période où, après l'arrestation, je restai renfermé pendant longtemps en isolement total. Mais, justement, cette attention avait représenté une pratique de survie personnelle temporaire. Maintenant, le regard se faisait plus approfondi et, surtout, collectif. Nous prîmes seulement quelques repères : éviter toute velléité interprétative ; se prévaloir de la faculté de « suspendre le jugement ». Ce ne fut pas difficile : nous étions vaccinés par notre propre expérience, et nous savions quelles étaient les implications (réductions, surdéterminations, effacements, abstractions, généralisations...) que l'adhésion à une école de pensée précise comportait.

Nous nous mîmes ainsi dans ce que je considère encore aujourd'hui comme la meilleure position pour rencontrer et accueillir les rêves. Ceci nous permit de faire des découvertes intéressantes : avant tout, l'ampleur des dimensions cachées et étouffées par la dimension politique précédente et totalisante ; ensuite, la variété et la richesse du langage des corps nocturnes ; puis encore, l'héritage émotionnel qu'apportait le don de vivre pleinement le rêve, même après le réveil ;

et, enfin, que chacun sait tout de lui-même... seulement qu'il ne sait pas le savoir!

La circulation des rêves, la discussion, la communication autour d'eux signifia pour chacun d'entre nous une double opportunité: récupérer, valoriser et accueillir des parts significatives de sa propre expérience; amplifier sa propre vision du monde et la définition d'une nouvelle manière de se percevoir à l'intérieur de celui-ci.

Tout ceci favorisa de nouvelles bases de connaissance personnelle, et l'enrichissement des paradigmes qui avaient jusqu'alors gouverné notre agir et nos relations. Après cette expérience, personne ne fut comme avant.

Et pour finir, un conseil au lecteur et à la lectrice des Cartabelli. Retracer les lignes exactes des mutations d'alors est aujourd'hui impossible. Néanmoins, il vaut la peine de s'approcher de la lecture de ce recueil en suivant les paroles que, dans *La fleur des mille et une nuits* (Pier Paolo Pasolini), le gardien du jardin adresse à la reine Dunva:

*...parce que parfois les rêves enseignent mal;
la vérité n'est jamais dans un seul rêve;
la vérité est dans beaucoup de rêves.*

Traduit de l'italien par Francesca Martinez

Le document complet en italien est disponible aux éditions Sensibili alle fogli : www.sensibiliallefogli.it

Cette expérience a été exposée au séminaire *Dream of insomnia*, organisé par Éric Alliez à la Fondation Antonio Ratti, à Côme, en Italie, le 17 et 18 février 2012.





• Nicola Valentino est directeur artistique de l'Archive d'écritures, scriptions et art irrité de la coopérative Sensibili alle foglie. En France, il a publié *Réclusion à perpétuité*, éditions de la Différence, 2012 et avec Renato Curcio et Marita Prette, *Socioanalyse narrative. Théorie critique et pratique du changement social*. L'Harmattan, 2014.